

PIERRE GASCAR

LES MEUBLES

roman

nrf

GALLIMARD

PIERRE GASCAR

LES MEUBLES

r o m a n

nrf

GALLIMARD

4^e édition

L'édition originale de cet ouvrage a été tirée à treize exemplaires sur vélin pur fil Navarre, dont dix numérotés de I à X et trois, hors commerce, marqués de A à C.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard, 1949.

— Voici la chambre. C'est une des plus grandes... dit la vieille Hardouin en poussant une porte vitrée.

C'était une pièce rectangulaire dont un plafond un peu bas aidait à surestimer la longueur. Des meubles sans âge, parmi lesquels, seuls, les fauteuils recouverts de velours râpé portaient les marques d'une usure qui, ailleurs, n'avait pas encore montré les dents, y avaient été déposés.

En dépit de leur apparente vétusté, ils avaient un air de nouveaux venus, un air étrangement « monolithique », bien qu'ils fussent, de la façon la plus naturelle du monde, poussés contre les murs. D'ailleurs, un peu plus tard, lorsque nous les déplaçâmes, ils ne révélèrent pas à l'endroit de la tapisserie ou du plancher qu'ils avaient caché jusqu'alors, cette zone plus pâle et plus fraîche, cette nudité douloureuse que découvre le lierre arra-

ché, la borne déterrée : cet aubier du monde invisible.

Ce jour-là, cependant, nous n'étions pas encore sensibles à l'absence de secrets qui faisait de cette chambre située au bout du vaste appartement de la vieille Hardouin une dépendance livrée à la clarté du jour, à ce qui était, comme elle, transitoire et, par définition, démunie : « Telle la vie de ce couple... » devait penser la vieille.

Pour la première fois, depuis la fin de la guerre, nous était offerte une installation plus réelle et plus durable que celle que nous avions connue, ces temps derniers, dans les chambres d'hôtel et qui empruntait ses aspects aux voyages interrompus, aux amours clandestines, à l'exil...

Désormais, nous allions être préservés de la froide pauvreté des baraquements, des hôtels, du climat de fait divers qui y règne, des contacts impurs qui s'y multiplient, depuis le baiser ébréché du verre à dents anonyme jusqu'à la grosse patte de la « Police des garnis » qui, le matin, lorsque vous dormez encore, court sur votre fiche comme une araignée sur le visage d'un mort.

Et si notre emménagement chez la vieille

Hardouin ne constituait, en fait, qu'une prise de possession illusoire, il n'en était pas moins, à mes yeux, une véritable rentrée dans la vie. Ceci devait aller fort loin...

Pour le moment, nous étions, Mathilde et moi, livrés à l'étourdissement du miracle. Tout au long de cette extraordinaire journée, les innombrables bibelots, les tentures roides, les statuettes de bronze, les poufs, les meubles enfin, comme tapis dans le maquis d'une description balzacienne, ne révélèrent pas leurs particularités. A peine leur présence.

Nous étions installés depuis vingt-quatre heures déjà dans le vaste logis où la vieille Hardouin nous donnait asile que nous n'aurions su dire quelle était la forme des pièces (la nôtre exceptée) ou le dessin des tapisseries tant l'opaque couleur du dépaysement ou son excessive transparence se substituait encore à la réalité. Vaguement devinée, la géométrie des lieux nous déconcertait, surtout, après notre long séjour dans des espaces découverts ou après cette impression d'emmurement que nous avions ensuite éprouvée en vivant longtemps dans une unique chambre.

Portes multiples, souvent dédoublées, corridors, recoins, cabinets, alcôves, tout ce que la

science d'un architecte de l'autre siècle avait su tirer d'une surface solidement délimitée et assez vaste arrivait à composer, ici, un domaine aux itinéraires secrets, plein de retraites, de solitudes ignorées, une sinueuse fourmilière où, avec ses pattes d'insecte, se déplaçait le mystère casanier.

Certes, ce dédale, cet univers d'une souterraine complication prenait jour par d'innombrables fenêtres. Mais, percées tantôt sur la rue noire, tantôt sur des cours étroites, plus vieilles que la ville, elles éclairaient et aéraient de façon insuffisante le « refuge ».

Ce mot qui devait bientôt désigner dans le langage familial de ses occupants l'appartement de la vieille Hardouin n'avait pas encore été prononcé lorsque, Mathilde et moi, nous prîmes possession de notre chambre meublée. Il n'en était pas moins présent dans notre esprit et notre empressement à nous établir dans ces lieux, aussi bien que l'air attendri de la vieille nous livrant passage sur le seuil de la chambre, le proclamaient éloquemment.

— Oui, c'est certainement la plus grande de toutes les chambres... avait répété la vieille avant de tirer sur elle la porte que des vitres opaques garnissaient à demi.

Son pas s'éloignait dans le couloir. Nous restions immobiles au milieu de la pièce, soudain terriblement seuls. Seuls, je le sentais pour la première fois, comme un couple. C'est alors que je marchai vers une des deux portes-fenêtres où le vent de l'après-midi jetait, par instants, une poignée de pluie. Arrivé sur l'étroit balcon, j'alignai machinalement du regard toute la façade, à la hauteur de ce cinquième étage. La ressemblance me frappa. J'appelai Mathilde :

— Tu ne peux pas t'imaginer, lui dis-je avec fougue, à cette hauteur, l'immeuble est exactement semblable à celui que nous occupions, mes parents et moi. Tiens, à une moulure près. Tu vois cette espèce de corniche ? lui expliquai-je.

Elle s'était avancée nonchalamment et regardait le ciel chargé de nuées.

— En bas, ils ont installé des boutiques qui masquent la maison, continuai-je, soucieux de justifier mon émotion. Mais, ici, à cette hauteur, oh, c'est frappant ! Une grande partie de la rue avait dû être construite par le même architecte. D'ailleurs, tout à l'heure, en entrant dans l'appartement, j'ai éprouvé une impression de « déjà vu ». Je parierais que tout est

distribué comme chez mes parents ! m'écriai-je en faisant volte-face vers l'intérieur de la chambre où la nuit gagnait, et prêt à m'élancer dans le vaste logis inconnu.

— Où était-elle située, à peu près, votre maison ? me demanda enfin Mathilde avec une complaisance un peu lasse.

— Attends... lui répondis-je.

Je me penchai sur la mince balustrade noire du balcon. Le bras étendu, cherchant d'invisibles repères, je désignai alors le désert.

A cette époque-là, tout alentour, les ruines vieillissaient. Depuis six mois, peu à peu, nous avions vu changer la couleur de notre désastre.

Ce n'était déjà plus, sous la lumière des deux étés ardents qui terminèrent la guerre, cette blanche moraine des villes entièrement détruites où l'on aperçoit, de loin, une femme noire cheminant dans l'éblouissante solitude de sa survie. Délitées par les pluies, les pierres des maisons renversées s'étaient enfoncées dans la terre nourrie de gravats et le vent balançait, contre des tiges de fer où s'écaillait la rouille, des herbes sans nom pleines de petites graines grises.

Tout s'était assombri, pacifié, et ce qu'il restait de la ville trouvait, à mi-chemin d'une inhumation définitive, le relief familial des vieilles épaves échouées dans la vase d'un port. Les baraques construites au lendemain de la destruction avaient perdu leur odeur de résine; les chemins inventés au hasard des combats et naguère festonnés par les chenilles des chars n'avaient plus leur éclat de routes africaines avec, au bout, dénudées, les perspectives de l'urgence.

Il avait fallu s'installer dans la grisaille, lire les écriteaux indicateurs nouvellement plantés, se repérer, chaque matin, sur cette espèce de gare gothique qu'était maintenant la cathédrale décapitée, aveuglée, privée de ses vitraux, de sa dentelle. Ou bien encore, il avait fallu bénir cet amas de pierres jaunes, un peu à gauche, préservées miraculeusement de la patine, qui vous guidaient dans le désert et qui, de surcroît, depuis quelques jours, se veloutaient d'un peu de mousse.

Au fond de cette plaine bruyante, encombrée et vaguement semblable à des docks, les trains avaient recommencé de courir, visibles de partout, désormais, comme l'était le moindre camion chargé de terre, le moindre nuage,

le moindre passant réunis dans le même dépouillement, alignés sur le même horizon blafard comme des allégories ou comme des cibles.

La population était revenue et s'entassait dans les maisons à demi détruites qui entouraient la noire cathédrale édentée. On couchait dans des couloirs; on tendait des bâches à rayures dans l'encadrement des fenêtres privées de leurs meneaux; on se disputait âprement pour un « oui » pour un « non » le long des escaliers où couraient les lézardes.

D'autres habitants s'étaient réfugiés dans les caves surmontées de décombres et poussaient dans les soupiraux, lorsque vous passiez, leurs blancs visages de boulangers avant de retourner à leur fournil d'ombre. D'autres encore (ils étaient si nombreux) avaient trouvé asile dans deux tristes hôtels intacts proches du chemin de fer. C'est dans l'un de ceux-ci qu'entre deux périodes dans des camps d'hébergement nous avons passé, Mathilde et moi, notre nuit de noces.

Caves, couloirs, baraquements, anciens garages offraient ainsi mille possibilités d'installations précaires, d'existences de fortune, de saluts improvisés. Mais tous les habitants, aussi

diversement qu'ils fussent possesseurs de ce titre, se retrouvaient réunis dans la même convoitise.

Pendant les moments de repos, quand le bruit des marteaux-piqueurs des équipes de déblaiement et le bruit des querelles avaient cessé, qu'ils fussent couchés contre un évier de cuisine au demeurant privé d'eau, dans une ancienne cave à charbon ou dans la froide buanderie de l'hôtel de la Croix, tous les habitants rêvaient aux maisons de la rue Haute.

Là, rien n'avait bougé. Les immeubles s'élevaient intacts, groupés maintenant comme un gros bastion au bord du vaste désert cahotique qui avait absorbé la maison occupée par mes parents et, derrière elle, les neuf dixièmes de la ville.

Dans cette rue, la seule qui subsistât, la guerre n'avait apporté, par moment, qu'une turbulence soudaine de l'air qui fait tomber un carreau, secoue la porte à la façon d'un forcené et ne voilà-t-il pas que la petite tasse rose se casse toute seule, un peu comme se rompit, un après-midi d'hiver, il y a dix ans, l'anévrisme du vieux parent qui vous la laissa !

— Tenez, monsieur Julien, j'en ai gardé les

morceaux, me disait plus tard la vieille Hardouin, c'est terrible, ce pauvre Charles, vous l'avez bien connu, n'est-ce pas ? Je le vois encore buvant son café dans cette tasse-

Tout autour, c'était le désert. La vieille Hardouin aurait pu, en se penchant, le voir de ses fenêtres. En soupçonnait-elle l'étendue ? Oui, elle n'était tout de même pas à ce point insensible qu'elle ne pût penser qu'au loin la cassure avait dû être fort profonde, fort large pour parvenir, à l'extrême limite de son prolongement capillaire, jusqu'au centre de cette maison calfeutrée, jusqu'au cœur de cette vie séculaire.

— On m'a dit que c'était une grosse bombe. Croyez-vous ? Cela a des effets aussi curieux que la foudre. Oui, répétait-elle, séduite par sa comparaison, c'est un peu comme la foudre.

Sans doute n'avait-elle jamais vu tomber la foudre. On l'enviait à cause de cette immunité, à cause de cet étrange privilège qui lui valait de n'avoir perçu du concert de la guerre que le chant aigu et tremblant d'une fêlure.

Depuis plusieurs années elle n'était pas sortie, l'âge alourdissant ses jambes et justifiant, dans une certaine mesure, cette claustration.

Elle fuyait aussi le spectacle de « toute cette misère » dont sa femme de ménage lui rebattait les oreilles et dont elle niait obstinément l'existence.

Faiblissant parfois, elle limitait ses concessions en exaltant les principes d'une morale maladroitement empruntée à la « science chrétienne ».

— Mon Dieu, admettons que ce quartier dont vous ne cessez pas de parler soit rasé, disait-elle à la vieille femme coiffée d'un torchon qu'elle harcelait, elle-même, de questions pendant les nettoyages. Moi, je veux bien, si ça peut vous faire plaisir, et bien que vous employiez les grands mots avec votre inconséquence habituelle. Bon, bon, admettons-le! tranchait-elle devant le geste découragé de sa servante, et alors ? vous croyez peut-être que c'est en parlant sans cesse de tous ces maux que le monde en sera débarrassé. Ces maux vous les couvez, vous les entretenez dans votre cœur ! Vous n'avez aucune foi, ma fille, vous me pardonnerez de vous le dire tout cru. Oui, vous haussez les épaules. Vous n'êtes pas habituée à ce langage. Je crois que je perds mon temps. En attendant, pour que vous ne perdiez pas le vôtre, vous allez sortir et m'ache-

ter de la laine grise — deux écheveaux d'une livre — au *Bon Pasteur*.

— Mais, madame, répondait la femme prête à pleurer d'énervement, il n'y a plus de *Bon Pasteur*, le magasin a brûlé, il y a deux ans-

La vieille Hardouin serrait ses poings osseux, fermait les yeux : « Brûlé ! brûlé ! » marmonnait-elle comme si, de mémoire d'homme, jamais le feu ne s'était attaqué à une maison.

— Ah ! si seulement je pouvais marcher ! soupirait-elle enfin, en filant à grands pas vers sa cuisine.

Instruit du parti pris qui faisait vivre ainsi la vieille dans ce prodigieux aveuglement, je ne m'attardai pas à expliquer les vraies raisons de ma démarche lorsque, venu régler quelques comptes dont j'avais appris incidemment l'existence, je sollicitai notre hébergement dans la maison de la rue Haute.

Avant la guerre, j'avais peu connu Mme Hardouin, vague cousine de ma mère, bien qu'elle habitât à quelques pas de notre maison. A mon retour, au lendemain du désastre, il était naturel que je ne me souvinsse pas de ce mince visage surmonté de cheveux blancs aperçu, dix

ans plus tôt, à l'occasion de deux ou trois réunions de famille.

Poussé à la pire crédulité par cette surenchère du malheur à laquelle nous nous livrions vers la fin, quand tous ceux qui comptaient furent morts (d'après la rumeur), j'avais écouté les avis selon lesquels personne ne survivait du cercle de famille ou de nos relations. Et c'était presque vrai. Ma mère avait été tuée, au cours d'un bombardement, deux ans avant mon retour; emporté par la frayeur et par le chagrin, mon père l'avait suivie quelques semaines plus tard; les parents les plus éloignés, les amis de la famille avaient disparu; la maison avait été détruite et la ville investie, la province occupée...

C'est en me relatant ces événements dont le récit m'était bien fait pour la centième fois qu'un satellite survivant de « notre monde Badiou » avait ouvert récemment, au cours d'une conversation, une parenthèse inattendue:

— La maison n'a pas été démolie d'un seul coup, m'apprit-il. D'abord, une nuit, ça pouvait être en mars, une bombe a touché les étages supérieurs. Tes parents ont dû se contenter de vivre dans deux pièces. J'avais rencontré ton père sur le pont, il m'a raconté

ça. Je crois que c'est à ce moment-là qu'ils ont demandé à la vieille Hardouin d'entreposer chez elle une partie de leur mobilier qui se trouvait dans des pièces endommagées. Et c'est en juin, seulement, la semaine qui a suivi la grande attaque, que tout est descendu...

— Oui, ils sont là, me dit la vieille Hardouin, l'air radieux, lorsque je lui parlai des meubles, le jour où je me présentai chez elle. Je vous les montrerai. Oh ! vous savez, il y a peu de chose. Je n'osais plus espérer votre retour. Mais tout est bien, maintenant, vous allez vivre parmi eux, ajouta-t-elle, un peu plus tard, lorsqu'elle eut agréé ma demande de sous-location.

Notre emménagement, bien qu'effectué dans ce mouvement d'impatience qui nous fit brûler les étapes du miracle, avait toutefois retardé le moment où me seraient montré les vestiges du monde Badiou. De plus, la discrétion, le souci de ne pas indisposer la vieille, m'interdisait de solliciter cette reconnaissance de mes biens.

Ce ne fut que le lendemain de notre installation que la vieille me happa au passage dans le couloir sur lequel s'ouvrait notre chambre :

— Nous allons faire le tour du proprié-

taire, me souffla-t-elle, j'ai attendu le moment où je vous rencontrerais seul. Je sais que lorsqu'on a affaire à un jeune couple, il ne s'agit pas de confondre les intérêts particuliers. Ce sont les meubles de vos parents et, n'est-ce pas, ils vous appartiennent...

Comme je ne semblais pas apporter beaucoup d'empressement à la remercier de sa délicatesse, ce fut plus sèchement qu'elle ajouta :

— Mon devoir accompli, je vous laisserai agir comme vous l'entendrez. J'espère que vous me saurez gré de ne pas prendre la responsabilité de montrer à votre jeune femme ce que vous possédez, conclut-elle en s'engageant dans le petit couloir.

J'acquiesçai poliment puis, attaché à ses pas, je commençai l'exploration qui devait me conduire dans les parties les plus reculées du vaste logis et m'en révéler les différents visages.

Je dis « visages », mais ce n'est que plus tard que chaque chambre, chaque pan de mur a pu entrer dans le monde de l'expression et s'afficher aussi intentionnellement que si, du

lambris à la plinthe, j'y avais lu une proclamation.

Ce jour-là, je procédais encore avec rigueur, m'abandonnant au plaisir de comptabiliser ces espaces bourgeois : boudoirs, buanderies, office, chambres à coucher, salons où, comme des hexagones de cire, se dorait le miel de mes années perdues. Je dénombrai ainsi dix pièces, plusieurs cabinets ou placards, le tout plus ou moins ingénieusement desservi par deux couloirs tournants où pouvait s'éveiller l'âme d'une spirale et auxquels il fallait adjoindre le long labyrinthe conduisant à une cuisine campagnarde. Elle était fort sombre, elle aussi, car elle prenait jour sur la plus petite de ces cours dont la dépendance et la situation géographique resteraient, pour moi, à jamais douteuses.

Des meubles devant lesquels nous passions, la vieille, avec un geste de fidélité qui empruntait à celui des aveugles, des meubles Hardouin, je ne tirai rien qui pût me renseigner sur cette famille alliée, composée en grande partie de prêtres et de vieilles filles, sur sa richesse jadis notoire et sur ses goûts. Disparates et trop nombreux, alignés comme pour un avenir d'adjudications massives, ils se caracté-

risaient surtout par une grande banalité et le style Dufayel venant placer brusquement, dans un coin, le buffet où la femme infidèle laisse en évidence sa lettre d'adieu, un guéridon noir de spirite, encaustiqué et prêt pour ses occultes évidences, combattaient à peine le pacifique effet produit par ces grands lits gonflés où, de la femme en gésine au paysan qui meurt, s'écartèlent les destinées humaines.

Des tentures brunes masquaient les entrées, laissant luire dans l'ombre de leurs plis des soies jaunes ou rouges de tons aussi violents que celles qui font flamboyer le Cœur-Sacré-de-Jésus sur la bure. Ailleurs, des vitrines emplies d'argenterie jaunie vibraient faiblement lorsque les ahans du déblaiement secouaient la ville.

Nous étions presque arrivés au fond de l'appartement et la vieille n'avait pas encore ouvert la bouche. Ce fut avec un empressement que, déjà, je jugeai suspect qu'elle se jeta sur un petit bureau de bois blanc peint en vert. Je l'avais reconnu depuis le seuil de la pièce.

— Je parie que cela vous dit quelque chose... s'écria la vieille en me regardant, les yeux brillants.

Je hochai la tête et, sans effort, silencieuse-

ment, je m'abandonnai à l'émotion. C'était le bureau devant lequel l'écolier que j'avais été s'asseyait, chaque soir. Des épluchures de crayon et des morceaux de mine de plomb étaient restés dans les rainures.

La vieille m'avait saisi le bras avec la même brusquerie impudique, le même mépris du secret que les prostituées portant, au milieu d'une conversation, leur main vers votre cœur dont, à travers les vêtements, rien ne trahit l'émotion. Son impudeur me donna le courage de demander, lorsque je me détournai pour échapper à l'étreinte :

— Et le reste ?

La vieille s'empressa :

— Le reste, le reste, nous allons y venir...

Dès lors, ce fut vraiment une adjudication. La vieille procédait par lots :

— Cette commode, cette chaise, ce guéridon un peu cassé, vous remarquez, il l'était. Ah ! aussi, cette armoire...

En fait, rien ne distinguait ces meubles dont la propriété m'était brusquement reconnue, de ceux qui emplissaient déjà l'appartement. Je ne m'arrêtai pas, toutefois, à cette ressemblance. La laideur s'effaçait, perdait son agressivité, laissait transparaître des signes familiers vers

lesquels je tâtonnais maintenant, à travers un léger brouillard d'oubli.

Trahissant l'insincérité foncière des souvenirs qu'elle ennoblissait et rehaussait, une sélection s'opérait d'ailleurs dans mon esprit. Lorsque je crus reconnaître une assez belle chaise d'ébène à incrustations d'ivoire, ma mémoire, un instant, délira. Les incrustations y brillèrent littéralement comme des dents dans sa bouche noire.

— C'était cela, c'était bien cela ! me répétais-je, cette moulure, cette serrure qui doit forcer, et ce petit éclat de bois qui est parti, sur cet angle...

Ma visite commencée avec beaucoup de méfiance s'achevait dans une atmosphère d'attendrissement. Je commençais à retrouver dans cet appartement étranger, et dans sa disposition même, tout ce qui avait caractérisé le nôtre, jadis.

Nous étions arrivés dans une chambre plus petite, que je devinai être celle de la vieille :

— Nous voici chez moi, me dit-elle, d'ailleurs, en allant tapoter le ruban qui endimanchait une plante verte posée sur un guéridon.

J'hésitai, sur le seuil, surpris par une odeur

dont, de nouveau, pour la première fois depuis des années, je démêlais infailliblement les origines : l'eau de mélisse, la lavande, l'absence de fleurs et, surmontant des senteurs plus humaines, rituelle, incantatrice, la crémation des cheveux arrachés du démêloir au-dessus du foyer.

Ce parfum s'harmonisait parfaitement avec la température un peu confinée de la pièce, la faible et jaune lumière qui y pénétrait et courait, dans l'espace laissé libre entre la jungle de la tapisserie et les masques plâtreux de l'emphysème accrochés dans la blancheur des rideaux, au règne d'un patient endolorissement.

J'avais connu ces personnages qui, le buste droit comme des manchots, se tenaient dans la grande olive vitrée des cadres de bois noir; j'avais connu ces meubles, cette odeur, cette lumière, et jusqu'au poids de cette heure. Que n'avais-je connu ? « Ce monde m'appartient... »

— Le secrétaire, là, dans le coin... me dit la vieille en désignant un gros meuble hollandais.

Elle se tenait tout près de moi, dans sa robe noire, son cou maigre enserré dans une bande de cette dure étoffe brillante qu'on appelle du

« gros grain », et elle souriait, découvrant les incisives un peu trop longues et bleutées de son dentier. J'oubliai de répondre.

Depuis quelques instants, la complicité que suggérait notre recherche, notre tête-à-tête au fond de l'appartement silencieux me troublait étrangement. Echappant brusquement à l'attraction du passé, oubliant les meubles dont les formes accroupies étiraient, à la faveur des angles vernissés, un peu de l'avare lumière venue des deux fenêtres, je découvrais que j'étais un « étranger » sorti, quelques minutes plus tôt, de la rue anonyme et miraculeusement introduit au cœur d'une place où dormait, en plus de richesses disponibles, la plus fortuite de mes libertés.

Il me semblait maintenant qu'il y avait dans l'affabilité de Mme Hardouin un peu de cette confiance tremblante avec laquelle les vieillards éperdus de solitude vont au-devant de leur agresseur. Maintenant, pourtant, elle ne souriait plus et restait près du secrétaire dont elle venait de parler :

— Il faudra que je le vide... dit-elle pour combler le silence, et je devinai que quelque dépôt précieux, au cœur de ce meuble, devait justifier tant de soins et, surtout, cette imposi-

tion des mains par laquelle la vieille se convainquait de sa vigilance.

— Eh bien, lui demandai-je, obéissant à une association d'idées, logée toute seule au fond de cet appartement immense, vous n'aviez donc pas peur ? Ma femme en serait morte...

— Elle est si jeune, répondit la vieille en lissant de sa main la marqueterie du meuble, elle est si jeune... Pas plus de dix-neuf ans, je parie ?

— Même pas dix-neuf, répondis-je, dix-huit à l'automne dernier.

La vieille répéta le chiffre et rêva un moment :

— Et vous, si mes souvenirs sont fidèles, vous approchez de trente. C'était l'amour ? me demanda-t-elle en arrondissant sa bouche sans lèvres dans une moue qui comportait, à la fois, du persiflage et du dégoût.

Je baissai la tête, gêné :

— Oui... répondis-je.

— Elle est « d'à-côté », m'avez-vous dit ? s'enquit la vieille d'une voix redevenue naturelle.

« A côté » désignait, dans la ville, une agglomération voisine que, seule, notre maigre rivière délimitait. Maintenant une terre pulvé-

JANVIER-JUIN 1949

ROMANS, RÉCITS, CONTES & NOUVELLES

R. et M. ALAIVPEYREFITTE

Les Roseaux froissés

MARC BERNARD

La Cendre

GUILLAUME APOLLINAIRE

La Femme assise

(Nouvelle édition)

JEAN RLOCH-MICHEL

Le Témoin

ROLAND CAILLEUX

Une Lecture

RENÊ-JEAN CLOT

Fantômes au Soleil

ANDRÉ DUOTEL

Ce Lieu déshérité

GUY DUMUR

Les Petites Filles modèles

PIERRE FRÉDÉRICX

On ne vit qu'une fois

PAUL CADENNE

La Rue profonde

GUILLAUME DE LORRIS et JEAN DE MEUN

Le Roman de la Rose

mis en français moderne par André Mary

COLLECTION « MÉTAMORPHOSES »

MARCEL BISIAUX

Les Pas contés

MICHEL CURNOT

Martinique

(Prix Fénéon)

NOËL DEVAULX

Compère, vous mentez !...

ANDRÉ PIEYRE
DE MANDIARGUES

Dans les Années sordides

ÉDITIONS DE LUXE ILLUSTRÉES

HENRI DOSCO

Sylvius

(Édition originale)

*avec un frontispice original
gravé sur bois en deux couleurs
par Galanis*

MARCEL JOUHANDEAU

Don Juan

(Édition originale)

*avec un frontispice original,
lithographie en couleurs,
par J.-C. Imbert*

PAUL LÉAUTAUD

Madame Cantili

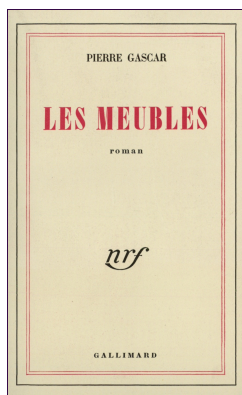
*suivi de Mademoiselle Barbette et de Ménagerie intime
illustré de onze lithographies originales en couleurs par
Colette Duhamel*

MARCEL PROUST

A l'Ombre des Jeunes Filles en Fleurs

*le premier volume illustré de 25 gravures originales
à l'eau-forte par J.-E. Laboureur*

*le deuxième volume illustré de 25 gravures originales
à l'eau-forte par Jacques Boullaire*



Les Meubles

Pierre Gascar

..... Cette édition électronique du livre *Les Meubles* de Pierre Gascar a été réalisée le 25 février 2016 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
 (ISBN : - +, 978-2-07-080000-0 - Numéro d'édition : -) 978-2-07-080000-0
 Code Sodis : B 5*, 8 - ISBN : - +, 978-2-07-080000-0, %,
 Numéro d'édition : 800000 5